

LE JOUR, 1949
29 MAI 1949

PROPOS DOMINICAUX

Nous nous endormons le samedi avec nos rêves et le lundi, au petit matin, nous nous réveillons avec nos soucis. Comme des ouvriers à la chaîne, comme les Danïdes devant leur tonneau jamais plein, devant une besogne sans fin nous répétons les mêmes paroles vaines et les mêmes gestes.

Cinquante-deux fois par an nous n'arrivons au bout d'une semaine que pour retomber dans l'autre comme on retombe dans la nuit, dans une course qui n'aura de terme qu'avec nous. Incapables d'échapper au temps autrement que par la mort, nous regardons l'heure dix fois par jour sans nous dire une fois que l'instant qui vient de mourir aucun de nous ne le reverra jamais.

L'effort qu'il faudrait pour sortir de cette routine où nous sommes établis, de cette répétition de tout, de ces habitudes mornes, l'effort qu'il faudrait pour trouver ou retrouver le goût de l'inconnu, la passion d'une étoile nouvelle dans le ciel, le désir d'une conquête moins périssable que les autres, nous ne savons plus le tirer de notre pensée, de notre cœur et de nos bras. Et dans l'illusion que la médiocrité intérieure où nous vivons durera toujours, sans oser nous plonger un instant dans l'immensité qu'il contient nous laissons couler le temps, comme un grand fleuve muet.

Nous voudrions pour notre part à tout cela un changement profond, comme un ébranlement de tout l'être.

De même que la vie, si elle était possible sans le soleil serait effroyable sans lui, la fuite des jours sans lumière et sans musique intérieures nous fait ressembler aux pierres du chemin. C'est la même attente triste du sabot d'un mulet pour remue au passage un caillou usé, une chose inerte.

Pour se réformer comme pour réformer l'Etat, il faut un réveil des forces profondes, une prise de conscience répétée et toujours suivie d'un sursaut. Nulle part la brillante nature ne porte mieux qu'ici un homme bien né à l'enthousiasme. La pesanteur qui nous immobilise il faut nous affranchir de sa fatalité.

Au lieu de végéter comme nous faisons pour la plupart, disons-nous quelquefois que la vie est belle, qu'elle est émouvante plus encore que le théâtre créé par le génie de l'homme et qu'il faut, non point la traîner comme un boulet, mais la vivre.